

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1<sup>er</sup> juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[13. Val-Richer, Samedi 29 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 13. Val-Richer, Samedi 29 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambition politique](#), [Autoportrait](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Guizot](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie politique](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants**

*Ce document est une réponse à :*

[14. Stafford House, Mercredi 26 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

**Collection 1837 (7 - 16 août)**

[23. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[24. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-07-29

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitC'est mon tour d'attendre et de me désoler en attendant.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),  
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,  
n°36/55-57

## Information générales

LangueFrançais

Cote

- 115, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/238-246

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°13 Samedi 29. Midi.

C'est mon tour d'attendre et de me désoler en attendant. Pas de lettre encore ce matin. Je m'étais levé en disposition si confiante, si douce ! Il y a deux mois, je n'éprouvais point de vicissitudes, pareilles. Je n'attendais rien. Avec quelle promptitude, avec qu'elle vivacité j'ai recommencé à vivre ! Car c'est là vraiment la vie. Nous nous connaissons à peine, Madame; nous nous sommes entrevus. Je sais bien qu'en un jour en une heure, nous en avons plus appris l'un sur l'autre que tant de gens n'en apprennent à passer leur vie ensemble. Tout ce que nous ne savons pas, tout ce que nous ne nous sommes pas dit, nous le pressentons ; et au moment où nous nous le dirons, il nous semblera que nous l'avions toujours su, que nous nous l'étions dit mille fois. Cependant il est étrange de se sentir si intimement uni à une personne qu'on a vue, qui vous a vu quinze jours.

Si ma vie extérieure, et ma vie intérieure étaient bien semblables, j'aurais moins ce sentiment là ; je pourrais me croire plus connu de vous. Mais, à la voir du dehors j'ai mené une vie toute d'action, toute vouée au public, qui a dû, qui doit paraître surtout ambitieuse, personnelle, presque sévère. Et en effet j'ai pris et je prends à ce qui m'a occupé aux études, aux Affaires, aux luttes politiques un grand, très grand intérêt. Je m'y suis adonné, je m'y adonne avec grand plaisir comme à un emploi naturel et satisfaisant de moi-même. J'y désire vivement l'éclat et le succès. Et les douloureuses épreuves que Dieu ma fait subir n'ont point changé en cela ma disposition, ni mon goût. Aux jours mêmes de l'épreuve je ne me suis point senti indifférent aux incidents de ma vie publique ; et tout en en portant le poids avec le plus pénible effort, j'y ai toujours trouvé une diversion puissante et librement acceptée. Et pourtant, j'ai le droit de le dire après ce que je dis là et pourtant là n'est point du tout, là n'a jamais été ma véritable vie ; de là je n'ai jamais reçu aucune émotion, aucune satisfaction qui atteignit jusqu'au fond de mon âme ; de là ne m'est jamais venu le sentiment du bonheur. Le bonheur, Madame, le bonheur qui pénètre partout, dans l'âme, qui la remplit et l'assouvit tout entière est quelque chose de bien étranger de bien supérieur à tout ce que la vie publique peut donner. Au delà bien au delà de tous les désirs d'ambition et de gloire, de tous les plaisirs

de domination, de lutte, d'amour propre et succès, il y a un désir, il y a un plaisir qui a toujours été pour moi le premier, tellement le premier que j'aurais droit de le dire le seul ; le désir, le plaisir d'une affection infinie, parfaitement égale de cette affection qui unit et confond deux créatures de cœur, d'esprit, de volonté, de goût, qui permet à l'âme de se répandre dans une autre âme comme la lumière dans l'espace, sans obstacle, sans limite, et suscite dans l'une et l'autre toutes les émotions, tous les développements dont elles sont capables, pour leur ouvrir autant de sources de sympathie, et de joie.

Vous êtes-vous jamais figurée, Madame, vous qui sentez si vivement la musique, vous êtes-vous jamais figuré quel serait le ravissement de deux harpes bien harmonieuses & jouant toujours ensemble, si elles avaient la conscience d'elles-mêmes et de leurs accords ? Voilà le bonheur, voilà le seul sentiment, le seul état auquel je donne ce nom. Eh bien madame, j'ai cru entrevoir que vous aussi, vous étiez de même nature, que pour vous aussi, les préoccupations et les intérêts extérieurs, politiques, quelle qu'eût été leur part dans votre vie, ne suffisaient point à votre âme, que vous y trouviez un bel emploi de votre esprit si actif, si élevé, si fin ; mais que vous aviez en vous bien plus de richesses que vous n'en pouviez dépenser là, et des richesses, qui ne se dépensent point à cet emploi-là. En sorte que vous m'avez apparu comme une personne qui comprendrait et accueillerait en moi ce qui se montre et ce qui se cache, ce qui est pour le monde et ce qui est pour une seule personne au monde. Voilà par où Madame vous avez eu pour moi tant d'attrait ; voilà pourquoi d'instinct comme de choix, je me suis engagé si avant et si vite dans une relation si nouvelle. Je ne me suis point trompé, je ne me trompe point n'est-ce pas ? Ni vous non plus ? Nous sommes bien réellement tels que nous nous voyons ? J'en suis sûr, très sûr ; mais à chaque nouveau gage de certitude, à chaque fait, à chaque parole qui vous révèle de nouveau à moi telle que je vous sais à chaque pas de plus que je fais dans un si beau et si doux chemin, je suis ravi comme si je découvrais de nouveau mon trésor. Que vos lettres m'arrivent donc ; il ne m'en est pas venue une seule qui n'ait ajouté à ma foi, et à ma joie. Dimanche, 1 heure. La poste n'arrive pas. D'après les arrangements que j'ai pris elle doit être ici tous les jours, à 10 heures.

Décidément les champs, les bois, les lieux solitaires, tout cela ne vaut rien ; tout cela jette dans les relations une irrégularité, une incertitude que rien ne peut compenser. A Paris tout est ponctuel, assuré. A Paris j'aurais votre lettre depuis plus de trois heures. Car j'en aurai une aujourd'hui. J'y compte. Je vais demain mener ma mère et mes enfants aux bains de mer à Trouville. J'en reviendrai le surlendemain par Caen où l'on veut me donner un banquet. Il y aura encore là des dérangements, des retards.

Quel ennui ! Madame il ne faut pas se séparer. Demain, je serai au bord de cette mer qui nous sépare. Mes regards, ma pensée, s'élanceront à l'horizon, vers l'autre bord. C'est là que vous êtes, là que je vous trouverais. Je ne puis m'accoutumer à l'impuissance, humaine, à ce perpétuel et vain effort de la volonté contre des obstacles qu'après tout, si elle voulait bien presque toujours elle pourrait surmonter. Mais les impossibilités morales, les convenances, les liens, les devoirs ! Madame, il me faut une lettre.

4 heures La voilà, et je n'en ai jamais reçu une qui valut celle-là. Vous revenez plutôt, bien plutôt ! Je me tais, je me tais. Mais c'est le N°14 qui vient de m'arriver. Je n'ai pas eu le n° 13. C'est ce qui m'explique le retard. Je l'aurai probablement demain. Je n'en veux perdre aucune. Je vois que vous avez eu mon N°6 car cette lettre-ci porte l'adresse que je vous y donnais.

Adieu adieu. Que l'air est doux et léger ! G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 13. Val-Richer, Samedi 29 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-29

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/899>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 115

Date précise de la lettre Samedi 29 juillet 1837

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Londres (Angleterre)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

1709

C'est mon avis d'attendre, je veux dire, de ce matin, ou attendre l'heure où l'expédition sera confirmée, si donc ? Il y a deux mois, je n'aurais point été satisfait, parmi les deux, de l'attendre, avec quelle promptitude, avec quelle vivacité j'ai renommé à Paris ! Cet été là vraiment la vie, bien, nous connaissons à peine, Madame ; nous nous connaissons autrement. Je sais bien qu'en un jour, en une heure, nous ne serons plus appris, bien sûr, l'autre que faire de nous, nous n'apprissons à passer tous nos ensemble, tous ce que nous ne savons pas faire ce que nous ne savons connaitre pas, soit, non, le professionnels ; et au moment où nous nous le disons, il nous semble que nous l'avons toujours su, que nous nous l'étions dit aussi, sans l'oublier. Cependant il est étrange de se sentir si intimentement uni à une personne qu'on a vue, qui vous a vu, qu'une fois, et, ma vie entière et ma vie intérieure étaient bien semblables, jusqu'à moins de deux mois, là, je pourrais me croire plus connu de vous. Mais, à la voir du dehors, j'ai mené une vie toute Nactéen, toute voilée au public, qui a dû, qui doit paraître d'autant plus ambitieuse, personnelle, presque siécle. Et en effet j'ai pris ce je prends, à ce qui bien occupe, mes études, mes affaires, mes livres,

politique en grand, très grand intérêt. Si n'y adorais, affectue infinie, je n'y adorais une grande plaisir, comme à un emploi naturel et satisfaisant de moi-même. Si désirais vivement l'ordre et le droit. Et la douloureuse épouse que Dieu me fait subir n'a point changé en cela ma disposition ni mon goût. Des jours même de l'épreuve, je ne me suis point senti indifférent aux incidents de ma vie publique ; et tout ce qui portait le poids avec le plus possible effort j'y ai toujours trouvé une diversion plaisante et librement acceptée. Si pourtant j'ai le droit de le dire après ce que je dis là, et pourtant là n'est point du tout, là n'a jamais été ma véritable vie, de là je n'ai jamais reçu aucun plaisir, aucun satisfaction qui atteignit jusqu'au fond de mon ame ; de là ne m'est jamais venue le sentiment du bonheur. Le bonheur madame le bonheur qui pend le plaisir dans l'ame, qui la complète et l'assouvit tout entière sur quelque chose de bien, stranger de bien, éloigné à tout ce que la vie publique peut donner. Au delà bien au delà de tous les devoirs d'ambition et des gloires de tous les plaisirs de domination, de cette gloire propre et de dure. Si y a un droit, si y a un plaisir qui a toujours été pour moi le premier, tellement le premier que j'aurai droit de le dire le tout ; le droit, le plaisir d'une

affection infinie dont ce longue volonté, de grande dans une autre, dans oblique, l'autre toutes le dont elle dans l'ordre de l'épreuve j'aurai figuré la musique, le ruisseau et j'aurai toujours d'elles même vécu le tout de la vie. Ah bien pour moi, pour vous aussi, le plaisir politique, quelle ne suffisante plaisir en tel état, si fin plus de richesse et de richesse employé là. Mais une personne qui moi ce qui de pour le monde.

de l'ordre d'affection infinie parfaitement égale de celle affection qui  
est en nous deux créatures de Dieu, désert, de  
volonté, de goût, qui permet à l'âme de répondre  
dans une autre chose comme la lumière dans l'espace  
d'un obiect, d'un limite, et dans l'âme et  
l'autre toutes les émotions, tous les développements  
dont elle est capable, pour leur œuvre autant de  
trouver de sympathie et de joie. Nous étions  
jamais figuraux Madame, vous qui sentez si vivement  
la musique, nous étions nous jamais figuraux que tout  
le réveillement de deux harpes bien harmonisées. O  
jamais toujours ensemble, si elles rendent la conscience  
d'elles-mêmes et de leurs accords ? Mais le bâton,  
voilà le seul sentiment le seul état auquel je donne  
le nom. Ah bien Madame, j'ai cru entrevoir que  
vous aussi, vous étiez de même nature ; que pour  
vous aussi, la préoccupation et les intérêts ordinaires  
politique, quelle qu'il soit être pour vous entre le  
me suffisant point à votre âme ; que vous y  
trouviez un tel plaisir de votre esprit de cultif  
de l'âme, de fin mais que vous aviez en vous bien  
plus de richesse que vous n'en pourriez dépasser la  
de des richesses qui ne se dépassent point à cet  
empêche là. Malorte que vous n'avez appris comme  
une personne qui comprendrait et accueillerait en  
moi ce qui de meurtre et ce qui il cache, ce qui est  
pour le meurtre et ce qui est pour une morte.

M<sup>o</sup> 9

personne au monde. Voilà pas si, madame, vous  
avez en peine moi tant d'attente; voilà pourquoi,  
d'instinct comme de choix, je me suis engagé si  
avant et si vite dans une relation si nouvelle. Je  
ne me suis point trompé, je ne me trompe point,  
mais je pas? Si vous, non plus? Nous sommes bien  
vouloir tel que nous nous engageons? Je suis  
sûr, très sûr, mais à chaque nouveau juge de  
constitution, à chaque fait, à chaque parole qui  
vous révèle de nouveau à moi celle que je vous  
suis, à chaque pas de plus que je fais dans un  
de bon et de bon chemin, je suis ravi comme  
si je dévoilais de nouveau mon trésor. Les vos  
lettres, m'arrivent donc. Si on m'en est pas venue  
une seule qui n'ait ajouté à ma foi et à ma joie.

Dimanche 1<sup>er</sup> Juillet.

La poste n'arrive pas. Depuis le mariage  
que j'ai pris, elle doit être en tout le jour, à 10  
heures. Considérez le change, le bâti, le temps  
solitaire, tout cela ne vaut rien, tout cela perte  
dans la relation une irregularité, une instabilité que  
rien ne peut compenser. à Paris, tout est pourtant  
assuré. A Paris, j'aurai votre lettre depuis plus  
de trois heures, les plus tôt un aujourd'hui. Je  
compte. Je vais déposer mon sac dans et me  
confier aux bras de mes, à Trouville. Non

je dirais en  
je mets le feu en  
a deux main, je  
je l'attends, je  
vis cette fois réu  
la vie. Pour ne  
vous démentir, une  
heure, vous en  
tous de peu. Si  
tous ce que nos  
deux femmes p  
moment où nos  
deux femmes te  
suite fait. Lep  
intervenant, une  
à ce qu'il y  
intervient. Soit  
évidemment là, je  
Mais à la voi  
d'action, toute  
par contre l'autre  
série. Si en q  
elle occupé, un

servirai le lendemain par bateau ou bien vers une  
Dame, en bateau. Il y aura encore là de dérangements  
des retard. Tout ceci ! Madame, il ne faut pas se  
séparer. Demain, je serai au bord de cette mer qui nous  
sépare. Me regardez, ma pensée s'étendront à l'horizon  
vers l'autre bord. C'est là que vous êtes, là que je vous  
trouverai.... Si je puis réussir à l'impuissance  
humaine, à la propétal et vous offrir de la volonté  
contre des obstacles quelqu'ent, si elle voulait bien  
me dire toujours elle pourraient surmonter. Mais la  
impossibilité morale de convenance, le bonheur  
devrait l... Madame, il me faut une lettre.

Le bateau.

La voilà, ce je n'ai jamais vu une qui valut  
telle. C. Vous reverez peut-être, bien peut-être ! Je me tais,  
je me tais. Mais c'est le 4<sup>e</sup> 14 qui vient de m'arriver  
de mai par en la 8<sup>e</sup> 13. C'est ce qui empêche le  
retard. Je l'aurai probablement demain. Je ne  
veux perdre aucun. Je vous que vous avez en main  
A. C. car cette lettre a porté l'autre que je vous  
y donne. Adieu, adieu, adieu tout doux et léger !